

Yves Citton

Notre-Dame-des-Media Ceci tuera ceux-là, qui ne mourront pas

Les media sont des entités bizarres. Des animaux cabalistiques. Des esprits zaziriques. Des revenants qui nous transforment en morts-vivants. On ne sait ni comment les nommer (« media » est un terme passe-partout dont l'usage pose plus de problèmes qu'il n'en résout), ni comment les définir (tout est medium pour qui se pose les bonnes questions). Il faut apprendre à les sentir, à renifler leur présence, à suivre leurs métamorphoses, à imaginer leurs propriétés – en se gardant tout autant de les dénoncer que de croire les connaître.

Théorie des media

Les approcher en termes de savoir fait certes fonctionner la machine universitaire, en multipliant les départements d'info-com, les colloques, les doctorats, les études statistiques, les publications savantes. Mais cela n'aide guère à sortir de l'hallucination collective dont s'envoûte notre vie sociale. Tout au contraire : toute cette batterie de protocoles disciplinaires nous fait croire que les media sont de simples mécanismes de « communication », que le bon vieux rationalisme saura percer à jour, pour peu qu'on lui donne assez de financements, d'enquêtes de terrain, de modèles théoriques. Alors que le premier pas d'une véritable réflexion sur les media consiste à questionner les ombres inhérentes à ce qui « fait jour », à traquer les spectres de ce qui « donne à voir », à rendre opaque ce que nos savoirs décrivent de façon limpide.

Si « la théorie » peut encore servir à quelque chose, c'est sans doute à ça : nous redonner l'expérience d'une opacité dont les « sciences » de l'info-com entérinent la dénégation. En France surtout où, hormis l'épisode médiologique (malheureusement cantonné à des ruminations trop étroitement franco-françaises¹), on a tellement expliqué les media qu'on a oublié de les penser, il convient – avec trente ans de retard – de jouer la « théorie des media » contre les « sciences de la communication ». Non bien entendu pour remplacer ces dernières, mais pour les compléter, de façon à leur permettre de tourner un peu moins à vide.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de retourner à « la théorie », triomphante et arrogante, des années 1960-1970. L'approche « théorique » dont il s'agit ici relève d'abord de la contemplation curieuse qui, loin de vouloir démystifier son objet, prend au contraire au sérieux les mystifications dont il rayonne, dont on se trouve nécessairement ébloui, et dont on espère tirer autant d'émerveillement que de d'intuitions éclairantes. C'est une théorie impliquée, située et non surplombante, bricoleuse et bidouilleuse plutôt que cantonnée aux abstractions. Elle est spéculative au double sens du miroir (*speculum*) qu'elle porte partout où nous croyons voir le monde (qui n'est le plus souvent que la projection narcissique de ce que les media nous font voir comme monde) et de la prise de risques du *spéculateur* financier, qui

¹ Voir à ce propos Stéphane Spoiden, « Les rendez-vous manqués : de la médiologie en Amérique » et Jeffrey Mehlman, « Du tour néo-conservateur dans la pensée française : réflexion d'un ami américain » in Stéphane Spoiden (éd.), *Régis Debray et la médiologie*, Amsterdam/New York, Rodopi, CRIN, n° 47, 2007.

tente des coups toujours hasardeux et qui joue toujours trop gros dans une effervescence impossible à prévoir et à contrôler.

Cette théorie se revendique de Paul Feyerabend : *anything goes*. Toutes les tailles de filets sont bonnes pour capturer sur le vif ces bestioles médiatiques qui changent de nature comme on change de chemise. Il n'est pas question de savoir, de comprendre, d'expliquer – mais d'entrevoir, de deviner, d'imaginer ce que peuvent ces mammoth fantomatiques sur lesquels nous évoluons sans même nous en douter, en prenant leurs réseaux de poils pour des forêts magiques, et leurs déplacements erratiques pour des orbites planétaires.

Démunis comme nous le sommes, emportés par le mammoth, nous nous raccrocherons au premier cornac venu. En l'occurrence, Victor Hugo, dans un chapitre (V,2) du célèbre roman de 1831, *Notre-Dame de Paris*. L'action se passe en 1482, soit au moment où la presse à imprimer commence à se répandre en Europe. L'archidiacre de Notre-Dame, Claude Frollo, a lancé une affirmation énigmatique : « *Ceci tuera cela* ». Le narrateur passe tout un chapitre (coupé de l'édition originale pour des raisons de place, mais restauré dès la seconde édition de 1832) à déployer le sens de cette affirmation – résumé par une formulation plus explicite : « L'imprimerie tuera l'architecture ». Écoutons ce que nous dit ce chapitre – en profitant de ce que permettent les médias sur le matériau qu'ils charrient : recadrons-en le propos en le transférant de Notre-Dame de Paris en 1831 à Notre-Dame-des-Landes en 2015.

L'hypothèse du conditionnement médiologique

Commençons par écouter l'histoire que nous raconte Victor Hugo. C'est celle d'un multiple remplacement au terme duquel l'avènement du nouveau implique la mort de l'ancien : « *Ceci tuera cela. Le livre tuera l'édifice* »². Cet assassinat prend la forme d'un double meurtre. « *L'imprimerie tuera l'architecture* » : la première victime est un médium, appelé à se voir remplacé par un autre médium. Que faut-il donc entendre ici par le terme de *medium*³ ? Au sens le plus large : une manipulation humaine de la réalité matérielle permettant d'influencer les esprits des humains qui entrent en contact avec elle. À presque toutes les époques, on peut influencer les humains en agençant les espaces au sein desquels ils évolueront (c'est le travail de l'architecte, assisté du maçon, du charpentier, etc.) ; lorsque certaines conditions sont réunies, on peut les influencer en imprimant des caractères alphabétiques sur les pages d'un livre (c'est le travail de l'écrivain, assisté de l'imprimeur, du colporteur, etc.). Le premier meurtre voit donc un nouveau mode d'influence se substituer à l'ancien, lui dérobant ses prérogatives, tarissant ses sources d'approvisionnement et envahissant sa niche environnementale.

Le deuxième meurtre apparaît comme la conséquence du premier. « *La presse tuera l'église* » : l'infrastructure technique de communication des influences (que les médiologues désignent par MO pour Matière Organisée) ne va jamais sans certaines institutions sociales en charge d'assurer l'entretien, de contrôler les usages et d'assigner les finalités de cette infrastructure (OM pour Organisation Matérielle). Derrière l'instrument d'impression du papier, « *la presse* » désigne les corporations de libraires, la mise en place d'une censure, d'un droit d'auteur, voire, plus largement, les institutions éducatives nécessaires à fournir des lecteurs-acheteurs aux ouvrages sortis des mains de l'imprimeur ; derrière le transept, les arcs-

² Ce chapitre de *Notre-Dame de Paris* étant imprimé dans ce numéro d'*Azimuts*, je me contenterai de le citer entre guillemets et en italiques sans en indiquer la source.

³ Je suivrai ici Thierry Bardini qui distingue entre trois graphies : *medium/media* désignent toutes les appareillages opérant ce que nous identifions comme une médiation ; *média/médias* désignent les seuls dispositifs de communication de masses apparus au cours des trois derniers siècles (journaux, cinéma commercial, radios, télévisions, Internet) ; *médium/médiiums* désignent des entités ajoutant une dimension médiumnique à leur fonction médiologique, en nous mettant par exemple en communication avec des morts ou des esprits immatériels. Voir Thierry Bardini, « Entre archéologie et écologie : une perspective sur la théorie médiatique », *Multitudes*, 62, printemps 2016.

boutants et les vitraux, « l'église » désigne les prêtres, la dîme qui les finance et le Pape qui les sanctionnent.

Mais, d'emblée, Hugo voit plus loin : ce qui l'intéresse le plus, ce ne sont ni la matière des techniques (MO), ni l'organisation des institutions (OM), mais les modes de penser (MP) auxquels toutes deux sont associées : remplacer l'église par la presse, c'est voir « *l'intelligence saper la foi, l'opinion détrôner la croyance* ». L'intuition qu'Hugo met dans la bouche de l'archidiacre et qu'il consacre un chapitre à déplier dans ses multiples implications, c'est « *le pressentiment que la pensée humaine, en changeant de forme, allait changer de mode d'expression, que l'idée capitale de chaque génération ne s'écrivait plus avec la même matière et de la même façon* ». Rétrospectivement, on voit s'y esquisser ce qu'il est convenu d'appeler « l'hypothèse Sapir-Whorf » ainsi que la thèse du « déterminisme technologique ». La première, dont le nom est emprunté à deux linguistes qui en ont formulé les principes vers le milieu du XX^e siècle, mais dont on trouve déjà des intuitions dès le XVIII^e siècle (chez Condillac par exemple), soutient que « nous découpons la nature, l'organisons en certains concepts et lui assignons certaines significations parce que nous sommes parties prenantes d'un consensus pour l'organiser de cette manière, consensus qui se soutient au sein de notre communauté linguistique et se trouve codifié par les propriétés de notre langage »⁴. En termes hugoliens : la pensée humaine, en changeant de forme d'expression (de langage), change d'idées. La deuxième thèse, celle du « déterminisme technologique », soutient que l'instauration d'un nouveau système technique d'enregistrement, de communication ou de traitement des signaux entraîne mécaniquement de nouveaux types de rapports sociaux et d'imaginaires culturels. En « *ne s'écrivant plus avec la même matière et de la même façon* », les idées se transforment nécessairement, conduisant par exemple l'intelligence (rationnelle) à saper la foi (religieuse).

Ce sont sans doute les médiologues réunis autour de Régis Debray qui ont systématisé le plus explicitement les principes esquissés dans ce chapitre de *Notre-Dame de Paris* (auquel ils se réfèrent d'ailleurs de façon quasiment rituelle) : « On ne peut séparer une opération de pensée, à quelque époque que ce soit, des conditions techniques d'inscription, de transmission et de stockage qui la rendent possible. [...] L'évolution technique des moyens de transmission matérielle donne un fil directeur à la succession historique, apparition et extinction, des systèmes symboliques vivants pour tel ou tel état du monde »⁵. Même si ces thèses déterministes méritent d'être nuancées, elles aident à rendre compte d'un fait massif, évident et incontournable, que nos habitudes de pensées individualistes tendent généralement à minimiser, mais que les théories et études de media ont justement pour fonction de réaffirmer, de questionner, de préciser et d'approfondir sans cesse : nos dispositifs médiologiques *conditionnent puissamment* nos façons d'interagir, de percevoir le monde et de nous y orienter. Observer le remplacement d'un medium par un autre medium, c'est donc bien assister à une révolution : « *Au quinzième siècle, tout change. [...] L'invention de l'imprimerie est le plus grand événement de l'histoire. C'est la révolution mère. [...] Cela signifiait qu'une puissance allait succéder à une autre puissance* ».

Revenance et dominance

On a bien compris en quoi Claude Frolo plagiait par anticipation la médiologie en présentant que « *ceci tuera cela* ». Et pourtant, il serait certainement tout aussi juste de dire qu'il n'y a rien compris, et que la tâche première des études de media consiste à réfuter la thèse simpliste du remplacement d'un medium par un autre. Louise Merzeau a cru bon de devoir faire de cette réfutation le titre d'un de ses articles : « Ceci ne tuera pas cela »⁶. Régis

⁴ Benjamin Lee Whorf, « Science and Linguistics », *Technology Review*, 35, 1940, p. 213-214. (Ma traduction.)

⁵ Régis Debray, *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard, 1991, p. 229-230.

⁶ Louise Merzeau, « Ceci ne tuera pas cela », *Cahiers de médiologie*, n° 6, 1998-2, p. 34.

Debray avait martelé la même leçon dès 1991 : « Le cinéma n'a pas tué le théâtre, l'avion n'a pas tué le train, ni la télé le journal. [...] Les écosystèmes s'emboîtent dans la culture comme ils le font dans la nature ; et chaque médiasphère est elle-même l'emboîtement des sphères précédentes, imbriquées les unes dans les autres, avec des parties vivantes et des parties survivantes. Il en résulte des systèmes de plus en plus complexes, au fur et à mesure que se superposent ou sédimentent, dans d'orageuses coexistences, les générations successives de médias »⁷.

Plus récemment, le champ d'expérimentation constitué sous les auspices d'une « archéologie des media » repose sur un principe directement contraire à celui de Frolo : les media peuvent bien paraître lutter pour se remplacer les uns les autres, mais dès qu'on y regarde de plus près, on s'aperçoit qu'en réalité, *un medium ne meurt jamais vraiment*. Certes, depuis près de deux siècles, plus personne ne se sert du télégraphe de Chappe pour communiquer. Mais même dans ce cas extrême de parfaite obsolescence fonctionnelle, des associations d'amateurs se constituent pour restaurer et préserver les quelques tours qui restent de ce système de sémaphores posté de colline en colline entre les grandes villes d'Europe en fonction entre 1793 et les années 1840. Quelque chose en survit, aussi ténu soit-il. Certains media zombies s'avèrent même être des revenants particulièrement vigoureux (comme le vinyle, qui paraît devoir se venger de son tueur d'hier, le cd, en survivant au dépérissement de ce dernier). Si d'autres restent bien plus fantomatiques (la cassette audio, le film super-8, le minitel), leurs spécificités restent des réservoirs d'alternatives possibles, qu'il sera parfois fructueux d'exhumer pour en tirer des fonctionnalités oubliées, passées à la trappe dans les victoires toujours trop hâtives de leurs successeurs.

Moins que dans sa célébration du triomphe de l'imprimé, qui a surtout retenu l'attention des analystes, c'est sans doute dans le statut spectral de l'architecture qu'il faut aller chercher l'aspect le plus intéressant du chapitre de Victor Hugo. Doit-il vraiment être pris au pied de la lettre lorsqu'il affirme imprudemment : « *Qu'on ne s'y trompe pas, l'architecture est morte, morte sans retour, tuée par le livre imprimé, tuée parce qu'elle dure moins, tuée parce qu'elle coûte plus cher* » ? N'y aura-t-il pas toujours des monuments à ériger, des façades à décorer, des édifices à concevoir ? Il suffit d'attendre quelques lignes pour voir cette « morte sans retour » renaître de ses cendres : « *Ce n'est pas à dire que l'architecture n'aura pas encore çà et là un beau monument, un chef-d'œuvre isolé. [...] Le grand accident d'un architecte de génie pourra survenir au vingtième siècle, comme celui de Dante au treizième* ». Les disparus ne sont donc jamais complètement réduits à néant ; les vaincus peuvent toujours revenir hanter leurs vainqueurs. C'est bien le cas dans les derniers paragraphes du chapitre, où le triomphe de l'imprimé, tueur de l'édifice, ne peut mieux exprimer son succès qu'en allant emprunter ses images d'apothéose au rival dont il célèbre l'apparente soumission : « *quand on cherche à recueillir dans sa pensée une image totale de l'ensemble des produits de l'imprimerie jusqu'à nos jours, cet ensemble ne nous apparaît-il pas comme une immense construction, appuyée sur le monde entier, à laquelle l'humanité travaille sans relâche, et dont la tête monstrueuse se perd dans les brumes profondes de l'avenir ? [...] C'est la seconde tour de Babel du genre humain* ».

Si, dans son titre et ses premiers paragraphes, le chapitre insiste lourdement à écrire l'histoire des media en termes binaires de vie ou de mort, de remplacement et de disparition, toute la fin évolue vers un vocabulaire beaucoup plus nuancé, décrivant des rapports de coexistence où il ne s'agit plus de tuer, mais bien de dominer : « *désormais, si l'architecture se relève accidentellement, elle ne sera plus maîtresse. Elle subira la loi de la littérature qui la recevait d'elle autrefois. [...] L'architecture ne sera plus l'art social, l'art collectif, l'art dominant* ». Toute la complexité des rapports entre media « nouveaux » et « anciens » est

⁷ Régis Debray, *Cours de médiologie générale*, op. cit., p. 250-251.

résumée dans ces quelques paragraphes saturés de contradictions pragmatiques, qu'on peut analyser en quatre mouvements : 1° la médiasphère de l'écriture imprimée affirme fièrement son hégémonie sur celles de l'architecture (« *ceci tuera cela* ») et de la communication limitée à la bouche et à la main (« *c'était la chaire et le manuscrit, la parole parlée et la parole écrite, s'alarmant de la parole imprimée* ») ; 2° conformément à cette prise de pouvoir de l'imprimé, la première partie du chapitre réinterprète l'ancien souverain (architectural) dans le vocabulaire du nouveau prince (scriptural) (« *le pilier qui est une lettre, l'arcade qui est une syllabe, la pyramide qui est un mot* » formaient ainsi des « *livres merveilleux qui étaient aussi de merveilleux édifices* ») ; 3° cette prise de pouvoir s'inscrit toutefois (scripturairement) au cœur d'un livre imprimé (nouveau médium) qui prend pour titre et pour objet un édifice architectural (ancien médium), Notre-Dame de Paris ; 4° le chapitre dédié à célébrer cette révolution se termine sur des déclarations de triomphe où le nouveau ne peut affirmer sa supériorité qu'en empruntant ses ressources symboliques à l'imaginaire de son prédécesseur (« *une immense construction* », « *la seconde tour de Babel* »), reconnaissant ainsi en sous-main une puissante survivance à ce dont il affirmait la mort – tant il est vrai que, comme l'indique l'hypothèse Sapir-Whorf, nos pensées sont intimement structurées par le langage mobilisé pour les communiquer.

Nul besoin d'accuser Hugo de contradictions, ni de dénoncer l'« erreur » des discours annonçant la mort de l'ancien à l'avènement du nouveau. Oui, le Minitel est bien mort, *for all practical purposes*, comme on dit en anglais : comme en proposent l'expérience les archéologues du PAMAL, sa Matière Organisée acquiert une fragilité presque sublime dès lors qu'elle se voit privée de l'Organisation Matérielle qui soutenait son existence⁸. Mais non, un médium ne meurt jamais vraiment : soit il se reconfigure une nouvelle niche fonctionnelle entre les poils du mammouth médiologique qui constitue à la fois notre monde et notre perception du monde ; soit il flotte à sa surface comme un fantôme, dont l'emprise sur les imaginaires (et donc sur les comportements réels) peut rester dominante sur son prétendu vainqueur. Ce ne sont ni Frolo, ni Hugo, ni les autres croquemorts des anciens media qui sont dans l'erreur : c'est simplement que les media sont effectivement des entités bizarres, des animaux cabalistiques, des esprits zaziriques, qui défient nos détections parce qu'ils constituent eux-mêmes nos appareils de détection. Comme Vilém Flusser l'avait bien senti et admirablement décrit, les media participent d'une temporalité propre, faite de boucles récursives irréductibles à des causalités linéaires. Cette temporalité est *archéologique*, c'est-à-dire agencée par strates qui interagissent sans cesse entre elles par recouvrements, reconditionnements et reconfigurations réciproques, plutôt qu'*historique*, si tant est que l'histoire relève d'une narration linéaire alignant la multiplicité des processus simultanés en des séquences de causalité qui imposent à la pensée de distinguer entre un *avant* et un *après* au sein de déroulements irréversibles⁹.

Diffusion et déterritorialisation

Hugo inscrit la mort de l'ancien dans le grand récit d'un Progrès d'une humanité en voie d'être « *émancipée* » : « *l'intelligence* », doit-on comprendre, vaut mieux que « *la foi* », selon une loi voulant apparemment que « *toute civilisation commence par la théocratie et fini[sse] par la démocratie* ». Ici aussi, derrière l'apparente simplicité réductrice de *Ceci tuera cela*, ce sont des dynamiques bien plus complexes que met en place ce chapitre, remarquablement

⁸ Voir le travail de cette équipe de recherche sur la préservation de media obsolètes sur le site pamal.org/, ainsi que l'exposition de l'été 2015 www.secondenature.org/-Archeologiesdes-Media-.html.

⁹ Voir par exemple Vilém Flusser, *La Civilisation des médias*, Belval, Circé, 2006, ou, plus directement en phase avec les questions traitées ici (mais non encore traduit en français), *Die Schrift. Hat Schreiben Zukunft ?*, Berlin, European Photography, 1987 (trad. anglaise : *Does Writing Have a Future ?*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011.)

conforme à la vision nuancée que Raymond Williams développera dans son analyse de la télévision au début des années 1970. L'imprimerie va à la fois induire des effets transformateurs irrésistibles au sein des relations sociales où elle se répand (c'est la thèse du « déterminisme technologique ») et résulter elle-même de nécessités fonctionnelles, d'aspirations sociales et de stratégies de pouvoir qui lui préexistent en partie et qui ont conditionné son invention ainsi que sa diffusion (c'est la thèse converse, que Raymond Williams appelle « technologie symptomatique »¹⁰). L'invention de Gutenberg ne surgit pas toute armée du cerveau d'un génie : elle répond à une aspiration d'intelligence, à un besoin immanent au monde social de faire évoluer la théocratie du sacerdoce vers la démocratie de l'écrivain. Le succès de cette nouvelle technologie, avant d'être *la cause* motrice et matérielle d'émancipations à venir, est aussi *le symptôme* du fait que, « *dans toute société humaine, [...] le symbole sacré s'use et s'oblitére sous la libre pensée, l'homme se dérobe au prêtre, l'excroissance des philosophies et des systèmes rong la face de la religion* ».

Ce qu'il y a de frappant dans ces pages publiées en 1832, c'est qu'elles se situent à un niveau d'abstraction qui ne considère le médium que comme un système de diffusion porteur d'effets émancipateurs indépendamment du contenu qui se diffusera à travers lui. Hugo anticipe ainsi de façon frappante le *broadcasting* dont Raymond Williams fera une spécificité de la radio et de la télévision, lesquelles, « contrairement à toutes les technologies de communication antérieures, étaient des systèmes conçus avant tout pour la transmission et la réception comme processus abstraits, avec peu ou aucune définition du contenu préalable »¹¹. Au cœur de cette dynamique de diffusion, Hugo semble fasciné par un paradoxe apparent qui fait le propre de la puissance irrésistible de l'imprimé, en un refrain que les chantres d'Internet ont abondamment repris en chœur au cours des trois dernières décennies : *plus les réalités humaines sont diffuses, plus elles sont solides !*

L'idée est contre-intuitive. Dès lors que « *toute pensée, soit religieuse, soit philosophique, est intéressée à se perpétuer* », un édifice de pierre paraît être « *bien autrement solide, durable, et résistant* » qu'un livre de papier. « *Pour détruire la parole écrite, il suffit d'une torche et d'un Turc. Pour démolir la parole construite, il faut une révolution sociale, une révolution terrestre. Les barbares ont passé sur le Colisée, le déluge peut-être sur les Pyramides* ». Et pourtant, la nouvelle domination de l'imprimé tient à la volatilisation d'une capacité d'in-formation appelée à devenir ubiquitaire. Tel est bien ce qui permet à « *la pensée humaine, volatilisée par la presse, [de] s'évaporer du récipient théocratique* » : « *la pensée humaine découvre un moyen de se perpétuer non seulement plus durable et plus résistant que l'architecture, mais encore plus simple et plus facile. [...] Sous la forme imprimée, la pensée est plus impérissable que jamais ; elle est volatile, insaisissable, indestructible. Elle se mêle à l'air. Du temps de l'architecture, elle se faisait montagne et s'emparait puissamment d'un siècle et d'un lieu. Maintenant, elle se fait troupe d'oiseaux, s'éparpille aux quatre vents, et occupe à la fois tous les points de l'air et de l'espace. Nous le répétons, qui ne voit que de cette façon elle est bien plus indélébile ? De solide qu'elle était, elle devient vivace. Elle passe de la durée à l'immortalité. On peut démolir une masse, comment extirper l'ubiquité ?* »

Au règne de la solidité matérielle, enracinée dans un lieu unique, défendue par sa lourdeur et son inertie, succède le règne de la diffusion informationnelle, volant au-dessus de nos têtes et à travers elles, protégée par une ubiquité lui permettant de survivre à toutes les destructions localisées. Au cercle divin théocratique, dont le centre était partout et la périphérie nulle part, succède la multitude ouverte des supports disséminant l'information dans tous les cerveaux des peuples, en une démocratie de l'intelligence collective qui agit sur le mode de l'essaim : « *c'est la fourmilière des intelligences. C'est la ruche où toutes les imaginations, ces abeilles dorées, arrivent avec leur miel* ». Ce « *mode d'expression* » est le

¹⁰ Raymond Williams, *Television. Technology and Cultural Forms*, London, Routledge, 1974, p. 5-6.

¹¹ Raymond Williams, *Television*, op. cit., p. 18. (Ma traduction.)

plus puissant, le plus sûr, en même temps que le plus révolutionnaire et « *le plus conservateur* », parce qu'il est « *le plus simple, le plus commode, le plus praticable à tous* ».

Imprimerie, radio, télévision, Internet : ceci n'a peut-être pas tué cela, puisque nous continuons à construire des gratte-ciel, à feuilleter des livres, à écouter des entretiens radiophoniques, à regarder des séries télévisées – plus que jamais auparavant, même, depuis l'émergence du numérique. Un certain « effroi » continue toutefois à nous accompagner, mais il semble s'être déplacé : les plus prudents d'entre nous se demandent, non pas si ceci tuera cela, mais si *tout cela ensemble* n'en arrivera pas à *nous tuer, nous*, sujets volatilisés dans nos médiasphères enchevêtrées !

Le « progrès technique » promouvant notre émancipation des temples théocratiques vers les imprimés démocratiques implique en effet une « évaporation » qui nous arrache à bon nombre de nos attachements territoriaux. Pour le meilleur parfois, mais non sans laisser de temps en temps en bouche un arrière-goût du pire. Les célébrations successives de l'imprimé, des ondes hertziennes et des réseaux numériques participent pleinement de ce vaste mouvement de « lévitation » et d'« antigravitation » si bien analysé par Peter Sloterdijk dans *Écumes* : depuis le XVIII^e siècle et les premiers vols en ballon avec Joseph et Etienne Montgolfier (issus d'une famille de papetiers, intéressé pour le premier aux propriétés chimiques de l'air et bardé pour le second d'un diplôme d'architecture), la modernité s'est progressivement élevée de plus en plus haut au-dessus des basses contingences attachées au plancher des vaches¹². Du vol aérien au tourisme de masse, en passant par le marketing de gadgets superflus, la légèreté de l'ironie postmoderne et l'évaporation apparente de toutes nos informations dans le *cloud*, cette antigravitation teintée d'« escapologie » ressemble de plus en plus à une vaste bulle spéculative, qui ne s'élève irrésistiblement que pour nous faire tomber de plus haut au moment de sa prédictible explosion.

La volatilisisation décrite par Victor Hugo est bien plus fondamentale – il vaudrait peut-être mieux dire « anti-radical » ou « anti-fondationnaliste » – que le simple remplacement de l'édifice par le livre. En survolant de très haut l'histoire de l'architecture, il la transforme déjà en l'inscription de signes orientés horizontalement vers des interprètes humains (piliers=lettres, arcades=syllabes, pyramides=mots) sans prêter grande attention à la façon dont les édifices s'inscrivent verticalement dans le tissu d'un territoire matériel. Sa conception de l'architecture et du livre ont en commun un même mouvement de déterritorialisation. On en comprend facilement la logique : l'ubiquitaire tire sa force de n'être assignable nulle part. Mais son apparente invulnérabilité entraîne également une perte d'intensité : ce qui se diffuse partout finit par ne plus se vivre nulle part.

Notre-Dame-de-Paris-des-Landes

Le titre du roman d'Hugo fait référence à un édifice ancré dans un certain lieu. Autour de la cathédrale (Notre-Dame) et sous elle, il y a un territoire (Paris). La fable de Frolo, Gringoire, Quasimodo et Esmeralda, issue du cerveau du grand poète, s'est certes diffusée sur toute la planète, s'émancipant du livre lui-même pour circuler désormais en bits et pixels, lorsque Disney s'allie à Netflix. S'il convient de poursuivre sa réflexion médiologique, le premier pas consiste peut-être à se demander depuis quel territoire on se trouve lire, interpréter et vivre cette fable. Les 180 ans qui nous séparent de la publication de chapitre V,2 – et de la première conception du télégraphe électrique par Samuel Morse, qui remonterait elle aussi à 1832 – se caractérisent par l'extension et l'intensification spectaculaire des médiations électroniques qui, comme l'a bien décrit Marshall McLuhan, prolongent notre système nerveux individuel à l'échelle de la planète entière, nous rendant à la fois plus sensibles à ce qui se passe très loin et moins attentifs à ce qui se passe tout près de nous¹³.

¹² Peter Sloterdijk, *Écumes. Sphères III*, Paris, Marin Sell éditeur, 2005, p. 630-661.

¹³ Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias* [1964], Paris, Seuil, 1968.

Reconquérir une meilleure attention à notre environnement immédiat, sans pour autant sacrifier les avantages de certaines connexions lointaines, tel est peut-être le défi principal qui nous fait face¹⁴. C'est pourquoi le meilleur lieu d'où lire l'archéologie des media esquissé dans *Notre-Dame de Paris* est peut-être le site de résistance écopolitique constitué autour de, mais surtout contre, le projet de construction d'aéroport à Notre-Dame-des-Landes. Symbole parfait de l'escapologie inhérente à notre insoutenable lévitation touristico-économique, ce projet de (second) aéroport et les oppositions qui se sont dressées contre lui illustrent de façon exemplaire le nœud médiologique conflictuel associant écriture à architecture, attachements locaux et implications globales, défiance envers les médias et recours stratégiques aux media¹⁵, vérité éthique et inventivité politique.

C'est depuis des territoires comme Notre-Dame-des-Landes qu'apparaît le plus clairement une certaine revanche du *cela* prétendu mort sur le *ceci* censé l'avoir liquidé : dans son dernier petit livre imprimé, le Comité invisible esquisse un éloge paradoxal de l'architecture en soutenant que « le pouvoir réside désormais dans les infrastructures. Le pouvoir contemporain est de nature architecturale et impersonnelle »¹⁶. L'anthropocène nous apprend à regarder les piliers ou les arcades, moins comme des lettres ou des syllabes adressées à des subjectivités humaines, que comme des supports indispensables à soutenir ou protéger matériellement certaines de nos formes de vie. Ne pas se laisser tuer par l'emballage des boucles récursives apparues entre *ceci* et *cela* implique de reconnaître à la fois que les media mènent une existence de zombies et qu'ils tendent toujours à faire de nous des morts-vivants, seulement à moitié présents dans l'ici et maintenant où évolue notre corps – ce qui, selon les circonstances, peut aussi bien être une immense libération qu'un grave danger¹⁷.

C'est peut-être depuis les luttes et les formes de vie commune réinventées à Notre-Dame-des-Landes qu'on peut prendre la distance la plus salutaire envers le principe d'auto-suffisance que Vilém Flusser assignait aux media : « des moyens [*media*] qui deviennent leurs propres fins, et des fins qui deviennent superflues – voilà ce que signifie la 'culture médiatique' »¹⁸. C'est en (se) posant pratiquement « la question de savoir ce qu'est une forme désirable de la vie »¹⁹ qu'une réflexion sur les fins pourra espérer briser le cercle des moyens qui tourne aujourd'hui en roue libre entre « déterminisme technologique » et « technologie symptomatique », que ce soit pour conditionner nos communications numériques ou notre trafic aérien. Revisiter et *réoccuper* Notre-Dame-des-Media, comme les zadistes occupent Notre-Dame-des-Landes, dans la dimension territoriale de ces appareils de déterritorialisation, à partir des propriétés infrastructurelles de ces opérateurs d'hallucination, en questionnant l'architecture de ces mécanismes de volatilisation, pour mieux faire la part de ce que ces zombies apportent ou enlèvent à nos formes de vie – voilà la tâche à se fixer pour rester aussi présents que possible dans le royaume des morts-vivants.

¹⁴ Voir sur ce point le beau livre de David Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens* [1996], Paris, La Découverte, 2013, qui envisage l'écriture alphabétique comme instaurant un régime de médiations emballé aujourd'hui au point de nous aveugler à nos plus évidents besoins environnementaux.

¹⁵ Voir par exemple le site de l'Association Citoyenne Intercommunale des Populations concernées par le projet d'Aéroport de Notre Dame des Landes : <https://www.acipa-ndl.fr/>

¹⁶ Comité invisible, *À nos amis*, Paris, La Fabrique, 2014, p. 83.

¹⁷ Sur l'état de mort-vivant induit par la circulation des esprits médiatiques (inspiré des écrits de Charles Tiphaigne de La Roche), voir Yves Cïtton, *Zazirocratie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011, p. 298-306.

¹⁸ Vilém Flusser, *Does Writing Have a Future ?*, op.cit., p. 131. (Ma traduction.) Pour une belle poursuite de cette réflexion, voir Siegfried Zielinski, [*... After the Media*], Minneapolis, Univocal, 2013.

¹⁹ Comité invisible, *À nos amis*, op. cit., p. 49.